



Albert Camus : un coup de revolver dans un concert philosophique

Adil LOUCHKLI

BnouTofail Kenitra University

ABSTRACT

Dans cet article, nous tentons d'élucider le modèle philosophique d'Albert Camus à travers lequel il ne théorise pas la philosophie, il ne la coince pas non plus dans des rouages conceptuels, mais il la vit et la considère comme mode de vie. En ce sens, Camus procède par une exaspération du souci de soi des Anciens donnant lieu à une « éthique de l'absurde », dont les trois bases sont la révolte (refus), la passion (inespoir) et la liberté (lucidité). Cela permet de considérer que la réflexion philosophique de Camus adopte un chemin d'une philosophie du bonheur attribuant une valeur importante à un idéal de consentement au destin.

D'un autre côté, le fait de considérer la philosophie chez Albert Camus comme mode de vie constitue la source d'une grande richesse dans l'interprétation de son œuvre puisque chez ce penseur lui, la révolte obéit au même idéal philosophique. L'Homme révolté n'est qu'une destruction de l'histoire de la révolte nihiliste et d'une fondation d'un mode de vie centré sur le souci d'autrui.

Keywords: Révolte, liberté, Espoir, lucidité, absurde, éthique

Citation: Adil LOUCHKLI (2022). Albert Camus : un coup de revolver dans un concert philosophique. *International Journal of Arts, Humanities and Social Studies*, 4(2), 119-121.

INTRODUCTION

Il est question dans cet article de voir de près la pensée d'Albert Camus et sa réception dans le monde philosophique.

Ledit article nous révèle que la culture philosophique de Camus lui permet tout en abandonnant l'hermétisme en vogue dans cette époque au profit du sens de l'humain, de transférer la cruelle expérience du moment de conscience du plan personnel au plan métaphysique. Le penseur humaniste pour qui le problème fondamental est celui du sens de la vie, se demande, de son côté, quelle réponse pouvait et devait lui être faite. Certes l'homme a la passion de la logique. Mais le monde dans lequel il est jeté n'en contient aucune, c'est un monde qui semble être entre les mains d'une pauvre machinerie que ne contrôle aucun machiniste. L'univers n'est nullement ordre, mais chaos; et aux exigences rationnelles de l'homme ne répond que l'immense irrationalité du monde d'autant plus que l'injustice semble gagner le pari.

Pour remédier à ce non-sens et aux absurdités de l'existence, Camus opte dans sa pensée philosophique pour le concept de la révolte. Une révolte efficace, réalisable et non pas idéale, sans être oppressive. L'esprit révolutionnaire ne doit jamais se couper du réel, pense Camus, tout en sachant que sa seule force réside dans le respect des moyens.

Camus a donc bien prôné une politique non autoritaire qui protégerait tous les membres de la société contre l'injustice politique et économique et leur garantirait la liberté. Pas une politique en tant que système concret – il ne l'a pas conçue comme système – mais plutôt comme réalisation d'une société qui apporterait non le bonheur, certes, mais les conditions indispensables pour l'atteindre. En fait, il croit à l'amélioration obstinée, chaotique mais inlassable de la condition humaine. Victime d'abord, puis témoin et citoyen engagé contre toute atteinte à la dignité humaine, il est partisan d'une « politique du réel », si bien expliquée dans L'homme révolté, laquelle se doit de résoudre les problèmes humains et atteindre des buts, limités certes, mais concrets.

CAMUS LE PHILOSOPHE

Ayant comme point de départ un attachement à l'Antiquité philosophique, à son idéal d'une philosophie comme mode de vie, le présent chapitre interrogera plus précisément la nature philosophique de la pensée d'Albert Camus. Deux raisons principales motivent ce choix. Tout d'abord, rompant avec le tournant théorique de la philosophie post-antique, en particulier de la philosophie franco-allemande du XIXe et du XXe siècle, elle constitue une limite de la philosophie. Lorsqu'ils sont étudiés avec rigueur, de tels cas ont l'intérêt de nous amener, nous lecteurs, à élargir notre horizon philosophique et remettre en question nos préjugés. C'est en sondant les frontières de la philosophie que nous pouvons mieux comprendre ce qui appartient en propre à l'acte de philosopher. En second lieu, nous sommes convaincu qu'il est possible de tracer de nombreux rapprochements entre la philosophie de Camus et la tradition de la philosophie antique. Ce travail de recherche essaiera de prouver cette intuition. L'idéal de la philosophie comme mode de vie en appelle à servir de

terreau fertile dans la compréhension de nombreuses figures postérieures au néo-platonisme. Malgré la réception chaleureuse des travaux de Hadot dans les cercles hellénistes, peu d'intellectuels s'intéressent à la manière dont l'art de philosopher des Anciens à travers l'histoire de la philosophie.

Si Camus est surtout considéré comme l'une des grandes figures des lettres françaises, il est important de se rappeler qu'il a aussi publié deux essais de forme philosophique, à savoir *Le Mythe de Sisyphe* (1942) et *L'Homme révolté* (1951). Il a toutefois toujours refusé de se dire philosophe. Dans une entrevue datant de 1945, il soutient successivement qu'il n'est pas philosophe, qu'il ne croit ni à la raison ni à un système et qu'il s'intéresse uniquement à la question de la conduite humaine dans une perspective postchrétienne et post-rationaliste. Le refus de s'associer à la tradition philosophique s'explique par la préférence de la part de Camus pour le titre d'artiste, plus cohérent avec la majeure partie de son œuvre, avant tout littéraire. Cet attachement à l'art ne transforme pas sur le fond la visée du *Mythe de Sisyphe* et de *L'Homme révolté*. À l'époque, il est pour ainsi dire dans l'ère du temps de refuser de se considérer comme un philosophe, même pour les philosophes les plus accomplis.

Tenter donc une approche de la philosophie chez Albert Camus consiste d'abord à revoir sa conception de l'art et de l'artiste puisqu'il est l'un des rares penseurs à avoir donné à l'absurde et à la révolte une place importante dans la création littéraire et artistique moderne.

Si les jugements d'un auteur à l'endroit de son œuvre n'ont aucune influence sur ce qu'elle rattache à la philosophie, ils peuvent tout de même attester d'une conscience ou d'une volonté de rupture au sein de la philosophie de son époque. Force est d'admettre, sur ce point, que le *Mythe de Sisyphe* et *L'Homme révolté* ne sont pas des ouvrages de philosophie selon le canon philosophique de la France des années 1940-1950 convaincu du bienfondé de l'existentialisme, de la phénoménologie et du marxisme. Même si la plupart des philosophes ne se positionnent pas sur la question de la nature de la philosophie, leur réaction à l'égard des figures iconoclastes de leur époque consiste malheureusement à s'en faire les juges implacables. De fait, pendant longtemps, il a été question de réduire la pensée de Camus au moralisme, à l'adolescence de la philosophie, enfin à une forme de littérature philosophique. Mais la possibilité d'une rupture de nature entre le projet de Camus et la philosophie occidentale du XIXe et du XXe siècle ne l'exclut pas d'emblée de la philosophie. Deleuze et Guattari ont soutenu avec justesse que le non-philosophique est peut-être plus au cœur de la philosophie que la philosophie même. Mon intention n'est pas d'intégrer Camus à une histoire officielle de la philosophie, ni de proposer un éloge de sa philosophie, mais plutôt de déterminer ce qui l'amène justement, dans sa vie et dans son œuvre, au cœur de la philosophie.

Ce débat entourant la nature philosophique de l'œuvre de Camus ne serait-il qu'une guerre de mots ? Répondre par l'affirmative consisterait à oublier que notre jugement sur le *scopus* des textes influence la manière dont nous les interprétons. Il suffit de penser à l'interprétation particulièrement éclairante des *Pensées* de Marc Aurèle proposée par Hadot dans *La Citadelle Intérieure*, ou ce texte est étudié comme un exercice de transformation de soi visant l'intériorisation des principes stoïciens. Cet exemple rappelle que la critique d'une œuvre doit toujours être subordonnée à son horizon philosophique, sans quoi l'horizon de l'interprète dissout le texte, lui fait violence. Il ne serait trop sage de citer l'une des remarques introductives de l'étude de Paul Ricoeur consacrée à *L'Homme révolté* de Camus : « Nous n'avons pas l'intention de critiquer Camus ni de le tirer à nous : il est plus important de le comprendre. Or, comme l'a soutenu avec justesse Thomas Hannah, son œuvre littéraire ne peut être comprise qu'au détour d'une certaine philosophie, aussi peu développée soit-elle en comparaison des grandes philosophies de son époque. Dès lors, même si Camus n'était qu'un simple littéraire, comme se plaisent certains à le soutenir, il nous incomberait aussi de devoir se plonger dans le cœur philosophique de sa pensée. Au contraire de ses contemporains, Camus n'était nullement intéressé par la formulation d'un grand système de la pensée ou d'une réflexion sur tel ou tel autre sujet abstrait. Germaine Brée avait mis au jour, dès 1964, cet enracinement pratique de sa philosophie lorsqu'elle avait soutenu que son projet visait à comprendre le sens de modes d'existence. Il ne reste plus, pour le lecteur, qu'un pas à franchir : montrer que sa philosophie est inséparable de la mise en pratique de ces modes d'existence, comme l'ont conçu les Anciens. »

D'une certaine façon, Camus a fait de l'absurde et de la révolte des questions incontournables en les associant à la condition humaine. L'homme face à son destin ne peut que constater l'absurdité de son existence dans la mesure où celle-ci n'a ni sens ni finalité. C'est moins dans son rapport au monde que dans ce qui l'unit au monde que naissent l'absurde et la révolte. Ils sont l'entre-deux entre l'homme et le monde, pris entre notre besoin de comprendre et un monde où il n'y a pas de signification. C'est donc dire l'importance que ces deux concepts ont pour l'homme moderne marqué par sa finitude et son ontologie, sans but, sans consistance, sans disposition particulière. On ne peut nier cette condition première de l'homme moderne. Camus est né dans un monde influencé par la philosophie allemande, un monde qui associe souvent la philosophie à un « isme », à un système ou à un prêt-à-penser, Camus, de toute évidence, n'en est pas un. Lui-même s'est déclaré « artiste », « écrivain » ou « journaliste ». Il n'a pas lancé de nouveaux concepts ni légué des néologismes aux intellectuels de son époque. L'absurde et la révolte, pour ne citer que ces deux paradigmes de sa pensée, se trouvent dans le corpus conceptuel de l'époque. Il a peu lu les classiques de la philosophie politique et les grands théoriciens du socialisme.

Mais ses fictions, ses essais, ses articles aident leurs lecteurs d'hier et d'aujourd'hui à réfléchir sur l'essence de l'existence et sur la condition humaine du moment que l'écrivain, le penseur et le citoyen sont inséparables. Dans un monde ravagé par les injustices politiques et sociales, Camus n'a pas choisi un totalitarisme plutôt que l'autre. Il a préféré être un homme libre au niveau de sa pensée et de sa vie, quitte à être vu comme une conscience malheureuse ou une belle âme. Comme l'écrit une icône de la gauche, Edgar Morin, « se moquer des belles âmes et des grands cœurs, c'est justifier de belles saloperies ¹».

A-t-on voulu faire de Camus l'étranger parmi les philosophes ? Tandis que Sartre raillait ses "pensées vagues et banales", d'autres critiques n'ont voulu voir en lui qu'un "philosophe pour lycéens". La création littéraire et artistique de Camus est pourtant riche d'une pensée philosophique originale.

Si la popularité d'Albert Camus n'est plus à démontrer, son roman *L'Étranger* (1942), traduit dans près de 70 langues, est l'une des œuvres francophones les plus lues au monde -, il n'en est pas de même de Camus philosophe. En cause, la réputation selon laquelle il serait un penseur de second rang, écrasé en son temps par l'hermétisme philosophique, par les grands concepts, par la figure tutélaire de Jean-Paul Sartre, et dont les œuvres seraient juste bonnes à être étudiées au lycée, et non dignes des milieux universitaires. Camus "*philosophe pour classes terminales*", disait le titre du pamphlet de Jean-Jacques Brochier paru en 1970. L'étiquette est restée indélébile. L'auteur de *L'Homme révolté* ne s'était-il pas lui-même résigné à abandonner le titre en 1945, déclarant "*Je ne suis pas philosophe. Je ne crois pas assez à la raison pour croire à un système*" ?

Depuis quelques temps, la pensée camusienne fait l'objet pourtant d'un regain d'intérêt de la part des intellectuels et des philosophes, en raison des thèmes philosophiques qu'elle aborde comme l'absurde, la révolte, la justice ou la démocratie à tel point que le philosophe André Comte-Sponville n'hésite pas à recommander la lecture du *Mythe de Sisyphe* plutôt que celle de la *Critique de la raison pure* de Kant, estimant que l'ouvrage de Camus est l'un des rares « livres de philosophie qui marquent non seulement une époque mais une orientation nouvelle de la sensibilité et de l'intelligence humaines.² » Journaliste, poète, dramaturge, toujours éloigné de l'Agora philosophique, Camus, dont certains intellectuels moquaient la mauvaise connaissance de Hegel, n'était peut-être pas philosophe de métier, mais il était de ceux dont les écrits se situent sur le versant littéraire de la philosophie et font réfléchir.

CONCLUSION

Avant de mettre fin à cet article, il nous semble important de préciser que les réflexions que nous avons développées n'ont pas pour objectif premier de dresser un aspect purement théorique du modèle philosophique de Camus, mais plutôt de battre en brèche l'échafaudage d'une toile de fond analytique sur laquelle il incombe de travailler davantage. En effet, Camus met toujours en relation sa conception philosophique avec la vie humaine « concrète », et considère la philosophie comme mode de vie. Cette relation se voit si manifeste, si importante sur le niveau thématique et formel qui régit l'écriture philosophique camusienne puisque la Pensée de Camus est toujours l'objet d'une conscience pragmatique, argumentative et stylistique bien particulière que nos recherches ultérieures pourraient élucider d'une manière plus exhaustive.

¹EdgarMorin, préface à larédition d'Autocritique, Paris, Seuil, 2012, p. 13

²AndréComte-Sponville, *Dutragique au matérialisme (etreto)*, PUF, 2015, p.15